

Remise dans son contexte, elle est à peine plus compréhensible. Ailleurs, on lit : « En 1889-1890 la situation du syndicalisme est divisée en allégeances diverses » (69). Avant de tenter de construire des phrases d'une complexité exagérée, Angenot devrait soigner l'agencement logique des phrases simples.

En fait, *Topographie du socialisme français* est un livre militant, un manifeste d'une analyse de discours inspirée par le « déconstructionnisme ». Ceux que cette tendance ne rebute pas et qui gardent des affinités pour le Bourdieu des années 1960 apprécieront sans doute ce livre. D'autres seront moins enthousiastes.

Pierre Simoni  
Université Laurentienne

\*\*\*

Denyse Baillargeon — *Ménagères au temps de la Crise*. Montréal : Les Éditions du remue-ménage, 1991, 311 p.

Il n'est pas nécessaire d'élaborer des justifications très sophistiquées pour apprécier la pertinence de cet ouvrage alors que nous subissons deux crises économiques successives dans la même décennie. En cette période de restructuration de l'économie, de chômage intense de la jeunesse, et surtout l'impuissance de nos gouvernants à contrer les effets sociaux nocifs de ces phénomènes, il est bon de se pencher sur le passé pour découvrir comment le courage et l'imagination des Québécoises, notamment des *ménagères*, ont pu permettre aux familles de quartiers ouvriers de Montréal de survivre.

C'est le propos de l'ouvrage de Denyse Baillargeon qui, par l'entremise de témoignages oraux, nous amène au point de rencontre de l'histoire des femmes et de l'histoire de la famille. La première s'était intéressée à la « position subordonnée des femmes sur le marché du travail », mais elle avait aussi établi l'importance de leur contribution à la « reproduction et à l'entretien de la vie dans la sphère domestique ». La deuxième avait étudié les stratégies « mises en œuvre par les familles pour s'adapter au contexte industriel ». Dans cette optique, où les femmes apparaissent comme les « principales artisanes de ces stratégies » et le travail domestique comme une « contribution importante dans l'économie familiale », il devient important d'aborder la question pour une période de pénurie comme celle la Grande Crise des années 1930 pour mieux en saisir l'incidence sur la sphère privée (15).

L'ouvrage se divise en sept chapitres. Dans le premier, l'auteure introduit le problème en brossant un tableau rapide de ce que l'historiographie nous apprend sur les conditions de vie de la classe ouvrière durant la Crise et sur l'évolution du travail domestique en milieu urbain durant la première phase de l'industrialisation. Une petite section de ce chapitre, intitulée « les sources orales », est consacrée à la méthodologie utilisée pour recueillir les témoignages de 30 informatrices. Pour reconstruire le passé intime des familles, il fallait rencontrer ces femmes qui n'ont pas laissé de traces dans la documentation écrite (16). Par l'étude de leur trajectoire, depuis l'enfance dans les années 1920 jusqu'à la maturité pendant la Deuxième Guerre mondiale, on perçoit les conditions de vie de la classe ouvrière.

Après avoir discuté de la pertinence de la méthode d'enquête orale pour démontrer sa thèse, l'auteure traite de la composition de son échantillon, du guide de l'entrevue et des conditions de son déroulement en insistant sur l'importance de la relation chercheuse-interviewée. Voilà quelques pages très utiles pour les jeunes chercheuses et chercheurs, d'autant plus qu'on trouve en annexe le guide d'entrevue et une mini-biographie des informatrices.

Tout en établissant les limites de la mémoire humaine et les pièges qu'il faut éviter, madame Baillargeon réussit à convaincre ses lecteurs du bien-fondé de cette méthode quand elle est bien contrôlée.

Plutôt que le mensonge conscient et délibéré, l'expérience démontre que ce sont les omissions ou une réponse évasive qui constituent généralement les moyens utilisés pour contourner une question embarrassante ravivant des souvenirs trop douloureux. Qu'ils soient conscients ou non, ces « oublis » et ces « erreurs » sont tout aussi significatifs que le souvenir d'un événement et doivent être soumis à l'analyse lorsqu'on peut les identifier (35).

Aux deux chapitres suivants, une sociographie des informatrices révèle leur cheminement scolaire et leurs expériences de travail avant le mariage; des apprentissages formels et informels nécessaires pour les préparer à leur fonction d'épouses, de mères et de « ménagères ». C'est l'occasion aussi d'accompagner les informatrices tout au long de leurs fréquentations amoureuses jusqu'aux premières années du mariage. Le désir des jeunes filles de trouver « un bon mari » qui gagne bien sa vie reflète la mentalité de l'époque qui veut que la maternité soit considérée comme le premier but du mariage et que le souci de sécurité matérielle pour la future famille l'emporte sur l'amour-passion dans le choix du prétendant.

Le chapitre sur la maternité et sur l'ignorance des jeunes filles en matière de sexualité et de contraception donne lieu à des témoignages bouleversants. On y rencontre des femmes qui, coincées entre leur ignorance et la doctrine répressive de l'Église, sont toujours placées devant le fait accompli : les grossesses se multiplient sans qu'elles ne puissent intervenir, sauf pour demander à leur mari de restreindre son appétit sexuel, et cela, quand elles l'osent. Par contre, devant les problèmes de santé, devant la surcharge de travail et devant les conditions financières difficiles, un certain nombre d'entre elles ont limité les grossesses par le coût interrompu ou la méthode Ogino-Knauss. D'autres iront même jusqu'à utiliser des moyens « mécaniques » complètement défendus et se verront ainsi refuser l'absolution. Chaque fois, les femmes sont placées devant un cas de conscience grave qu'elles doivent alors régler avec leur époux.

Voilà décrit l'univers calfeutré de l'intime, très difficile à percevoir, même avec l'histoire orale. Madame Baillargeon a quand même su soulever quelque peu le coin du voile, au-delà de cette pudeur qui empêche souvent les femmes de parler de leur sexualité.

Les chapitres suivants s'attachent plus particulièrement au cœur du problème en décrivant les diverses stratégies utilisées par la famille, hommes et femmes, pour administrer un budget familial restreint. On y voit aussi et surtout l'apport du travail domestique des femmes, comment elles réussissent par des miracles à joindre les deux bouts.

L'auteure parvient très bien à démontrer les hypothèses énoncées au début, mais cette section, moins originale et très descriptive sur les tâches et les responsabilités domestiques, tend à répéter ce qu'on connaissait déjà en partie dans les ouvrages de

Meg Luxton et de Lemieux et Mercier. Le malaise tient peut-être au fait que plusieurs passages de contexte ou d'analyse sont souvent inscrits dans les notes de références à la fin de l'ouvrage, donnant ainsi l'impression que les témoignages et les descriptions prennent trop de place dans le texte.

Il reste que l'enquête démontre bien que les conditions de vie des familles de quartiers ouvriers durant la Crise, du moins la représentation que s'en font les informatrices, ne présentent pas de différences aussi marquantes qu'on l'aurait cru. Un peu comme si la gestion serrée du budget familial, les stratégies d'épargne et de travail intense (double emploi pour les hommes, les « jobbines » pour boucler le budget) et les activités domestiques rémunérées des femmes (couture et lavage du linge, travaux d'aiguille, perlage, tricot et ménage pour les autres, garde des pensionnaires) faisaient partie de la culture ouvrière du début du XX<sup>e</sup> siècle.

Au chapitre sept, l'enquête se poursuit hors de la maison, dans le quartier. Les témoins racontent comment elles ont pu profiter des secours disponibles, qu'ils proviennent de l'État ou d'organismes caritatifs privés comme la Société Saint-Vincent-de-Paul. Elles racontent également comment elles ont su tisser des liens et établir des solidarités autour de la famille élargie et du voisinage. Contrairement aux chapitres sur le travail domestique, cette partie intègre bien les témoignages avec le contexte et l'analyse.

Dans l'ensemble, l'auteure a gagné son pari de montrer l'importance de toute cette économie informelle que constitue le travail des femmes au foyer, mais aussi tous ces revenus d'appoint apportés par un effort supplémentaire de tous les membres de la famille (femmes, hommes et enfants), ce qui fait dire à plusieurs témoins (qui sont de classe ouvrière et qui n'ont jamais vraiment profité de périodes fastes) que la Crise n'avait pas bouleversé leur vie considérablement :

Je peux pas dire que ça nous a marqués. On avait toujours l'espérance que c'était pour changer. [...] On se contentait de peu tout le temps, du nécessaire qu'on peut dire. Ceux qui ont perdu beaucoup, c'est ceux qui avaient de l'argent [...] Mais quand vous aviez pas d'argent, vous aviez pas de trouble avec ça, hein ? (235)

Cet ouvrage est un bel hommage à ces femmes de quartiers ouvriers qui par leur travail ont réussi à traverser la Crise, dans la pauvreté parfois, mais en évitant la misère. On y voit ces miracles du quotidien qui ont permis à nos familles ouvrières de survivre, et cela, seules les sources orales peuvent le rappeler.

Nicole Thivierge  
Université du Québec à Rimouski

\*\*\*

Carol Baines, Patricia Evans and Sheila Neysmith, eds. — *Women's Caring. Feminist Perspectives on Social Welfare*. Toronto: McClelland and Stewart, 1991. Pp. 310.

There is growing interest among North American feminist scholars in exploring a gendered analysis of social welfare and the state. Some of the newest theoretical material on the American scene has been collected by historian Linda Gordon in *Women, the State, and Welfare* (University of Wisconsin Press, 1990). In her introduction, Gordon reminds us of the importance of "challenging models of the welfare state